

la masse ondulait au moindre mouvement, comme les flots de la mer.

Toutes ces têtes, aux physionomies les plus singulières, pivotaient sans cesse dans tous les sens, riant, chantant, criant, échangeant des lazzis et réclamant à chaque minute le commencement de la représentation tout en apostrophant avec colère les nouveaux venus qui essayaient de se faufiler dans cette fourmilière humaine, où trois cents personnes auraient été gênées, et qui en contenait près de huit cents.

Mais les regards se dirigeaient surtout avec une curiosité envieuse vers le théâtre, où se tenaient assis avec le plus complet laissez-aller, sur les banquettes rangées le long des châssis, les raffinées et les beaux de la cour.

Ces nobles seigneurs, aussi à l'aise en cette réunion qu'ils eussent été chez un baigneur ou un cabaretier à la mode, parlaient haut en racontant l'anecdote scandaleuse du jour, apostrophaient les loges, et laissaient de temps en temps tomber un regard de mépris sur le fretin du parterre.

Le comte du Luc et le capitaine occupaient à droite de l'acteur les deux premières places à l'extrémité d'une banquette et se trouvaient ainsi très-rapprochés des spectateurs de la salle.

L'aventurier, l'œil émerillonné, la moustache outrageusement cirée et retroussée, mais cependant parfaitement de sang-froid, causait à voix basse avec le comte qui, le dos appuyé contre la coulisse, fermait à chaque instant les yeux, malgré ses efforts désespérés pour les tenir ouverts, et paraissait beaucoup plus disposé à s'endormir qu'à écouter la pièce dont pourtant on racontait merveille.

— Corbieux ! comte, réveillez-vous, dit le capitaine ; si vous n'y prenez garde, vous allez rouler dans le parterre ou vous engloutir dans la coulisse.

— Bon, bon ! n'ayez peur, répondit le comte sans ouvrir les yeux, si par hasard je m'endors, je me réveillerai quand il le faudra.

— Quand il faudra quoi ? Croyez-moi, comte, allons-nous-en.

— Laissez-moi tranquille, capitaine, fit-il d'un ton de mauvais humeur, je ne m'en irai pas ; je suis ici et j'y reste, je veux la voir.

— Mais qui, encore une fois ? s'écria l'aventurier avec impatience.

— Elle, mille diables, vous le savez bien.

— Elle ?

— Et oui, la dame au masque rouge.

— La dame au masque rouge ? reprit le capitaine complètement désorienté.

— Pardieu ! je ne suis pas ici pour autre chose.

L'aventurier haussa les épaules.

— Corbieux, fit-il, voilà ce que j'appelle une merveilleuse invention.

— Pourquoi cela ? gronda le comte en soulevant ses paupières appesanties, me croyez-vous fou ?

— Non point, de par Dieu ! mais je vous crois ivre.

— Ivre ! dit le comte avec dédain, parce que j'ai bu à peine quelques bouteilles.

— Quelques bouteilles !... enfin, passons ; mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à ce que vous me dites.

— Pourquoi cela, mon cher ?

— Corbieux ! ceci est trop fort. Comment voulez-vous reconnaître cette dame au masque rouge, ainsi que vous la nommez, puisque jamais vous ne l'avez vue à visage découvert ?

— A la bonne heure ! ceci est une raison.

Le comte sembla réfléchir pendant un instant, puis il ajouta :

— Que diable est-ce que je fais ici, alors ?

— Je vous le demande depuis une demi-heure.

— J'aurai mal entendu, cher ami, ne m'en veuillez pas, vous savez j'ai besoin de me donner un peu de mouvement, de me sentir vivre, fit-il avec un sourire étonné.

— Eh bien ! allons-nous-en. Ce n'est pas amusant du tout ici.

— Nous en aller ?... Non pas, compère. Qui sait si bientôt nous n'aurons pas beaucoup de plaisir ?

— Comme vous voudrez, fit le capitaine avec résignation.

— D'ailleurs, il est trop tard, vous voyez, ce n'est pas de ma faute, on commence.

— A la grâce de Dieu, murmure l'aventurier.

En effet, pendant cette conversation un peu à bâtons rompus entre nos deux personnages, un grand silence s'était fait dans la salle ; la pièce commençait.

La scène où plutôt la toile du fond, représentait d'une façon plus ou moins barbare les portiques d'un palais grec ou assyrien, le doute était permis, sans autres accessoires d'aucune sorte.

Plusieurs acteurs, vêtus de costumes de fantaisie ayant la prétention malheureuse d'être juifs ou romains, entrèrent à la file et vinrent se placer sur le devant de la scène, où ils saluèrent respectueusement le public qui les accueillit, surtout le parterre, avec de véritables trépignements de joie.

Ces acteurs étaient l'Ombre d'Aristobule, représenté par Alexandre Hardy, drapé dans un immense voile blanc qui le faisait tant bien que mal ressembler à un fantôme, Hérode, joué par Moudori, qui n'était rien moins que le directeur de la troupe, puis Plérone et Salomé, dont les noms, illustres sans doute, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Le silence rétabli, Hardy, l'Ombre l'Aristobule, fit un pas en avant, étendit le bras, cambra le corps, redressa la tête, enfla sa voix et commença à déclamer ce qui suit d'un ton emphatique :

Monstre le plus cruel qui respire la vie,  
Tyran bouffi d'orgueil et forcé d'envie,  
Fléau de l'innocence, horreur du genre humain,  
Que fait si longuement ocieuse ta main ?  
Comment peut reposer ta dextre carnassière,  
Ta soif, qu'onques le sang rebeu ne désaltère ?...

— Diantre soit du maroufle ! s'écria tout à coup le comte du Luc en bâillant à se démancher la mâchoire. Quelles fadaises nous débite-t-il là ? Ne peut-il brailler moins fort ?

— A la porte ! Silence ! A la porte l'interrupteur ! cria le parterre scandalisé de cette apostrophe peu convenable.

Cependant, l'Ombre d'Aristobule continuait impassiblement sa tirade :

Poursuis donc, poursuis donc, ô scélérat infâme,  
Ta haine, ta fureur, contre ta propre femme !...

— Hein ? que dis ce maraud, reprit le comte en se redressant. Se moquerait-il, par la mort diable ! Si je le savais, sang-Dieu !

— A la porte ! silence, donc, à la porte ! hurla le parterre rendu furieux cette fois par la seconde interruption du gentil-homme.

— Vous êtes encore de jolis veaux pour m'imposer silence,